

I. Vie et œuvre

1. La vie

a. La Suisse

Philippe Jaccottet est né le 30 juin 1925 à Moudon, en Suisse romande, dans le canton de Vaud, près de Lausanne où il vivra jusqu'à la fin de ses études de lettres. De ses origines, il conserve l'empreinte de paysages de montagnes dont les images accompagneront son œuvre et dont on trouverait un exemple frappant dans « L'approche des montagnes », un chapitre de *La Promenade sous les arbres* en 1988 : « je pourrais m'égarer plus longuement si je voulais, retrouver l'air pareil à du verre, des châteaux dressés dans cet air, bâtis d'ardoise, de granit et de bois [...] » (p. 58). **L'éducation calviniste et une certaine rigueur morale** ont aussi marqué l'auteur qui les évoque métaphoriquement « comme un ensemble de jardins fermés où veillait un esprit sombre, sévère; lieux protégés, silencieux, avec le charme de tous jardins, mais où il arrive qu'on étouffe, où l'échange, par-dessus les haies est rare¹. » De fait, Jaccottet choisira d'entretenir une certaine distance avec la Suisse. Elle lui aura donné cependant une culture plurielle et **la maîtrise de trois langues, trois littératures surtout**, allemande, française et italienne dont l'influence sera considérable sur sa propre création. Quelques souvenirs d'enfance, « ce qui se peut écrire seulement, non pas dire²... » reviennent, ténus, tenaces, en italique dans le troisième poème de *Chants d'en bas*

[...] un chien jaune appelé Pyrame
dans le jardin où un mur d'espaliers
répercute l'écho d'une fête de fusils :
fragments, débris d'années – (p. 46³)

1. *L'Entretien des Muses*, p. 83.

2. *La Semaïson*, p. 197.

3. On les retrouve dans *La Semaïson*, p. 197.

C'est à l'adolescence, en assistant au discours de Ramuz lui décernant le prix Rambert qu'il découvre Gustave Roud, l'un des grands noms de la littérature suisse romande. Celui qui restera son modèle et avec qui il entretiendra une correspondance suivie, passe sa vie solitaire dans le Haut Jorat. Dans les années trente, il est secrétaire de rédaction de la revue *Aujourd'hui* dirigée par Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947), le plus célèbre des écrivains suisses romands. Il y publie des traductions qui révéleront au jeune garçon des auteurs qui demeureront ses références : Hölderlin ou Novalis. En 1968, Seghers confiera à Jaccottet la rédaction d'un *Gustave Roud* pour la collection « Poètes d'aujourd'hui ».

L'année 1941 marque son entrée en poésie. On peut sans doute lire dans **le lien qu'il établit entre adolescence et poésie** dans son discours de remerciement pour le prix Montaigne le souvenir de cette période :

Aussi n'est-il pas surprenant que ce qu'on appelle la vocation poétique commence, ait sa source, bien souvent, au moment le plus trouble, le plus chargé d'espérance mais aussi de crainte, de la vie; c'est-à-dire à l'adolescence, à cette sorte de seconde naissance où l'être doit se risquer hors de l'enfance, et où ce qu'il découvre, ou plutôt devine, entrevoit, pressent, en lui et hors de lui, tour à tour l'exalte et l'alarme, le précipite dans d'aveugles élans ou le rejette en lui-même dans de vagues ruminations¹.

Il faut rappeler que Jaccottet appartient à cette génération marquée par la guerre même s'il reconnaît lui-même avoir bénéficié d'une situation protégée en Suisse. Les distances qu'il prend ensuite avec le premier texte qu'il a composé à la mémoire des maquisards du Vercors martyrisés par les Allemands, *Requiem*, témoignent aussi peut-être d'un certain malaise qu'il exprime dans son *Remerciement pour le prix Rambert* :

Cependant, je ne veux pas insister sur l'atrocité des événements qui nous ont opprimés et nous oppriment encore; la souffrance des autres devient un peu trop aisément l'argument d'une paisible démonstration.

1. *Une Transaction secrète*, p. 305.

Il ajoute cependant que c'est le sentiment de menace, l'expérience de la violence qui avaient contribué à rompre le contact avec le réel mais qu'une fois entendu comme une sorte d'appel, fait l'expérience « d'une vie plus profonde », de « la persistance, bien que très lointaine, d'une réalité différente », il lui était devenu alors impossible de se détacher de ce qui devenait vocation, même s'il se refuse à employer un terme aussi prestigieux¹.

En 1946, il effectue un voyage à Rome au cours duquel il se lie avec Ungaretti dont il traduira les œuvres et avec lequel il entretiendra une correspondance régulière jusqu'à sa disparition.

b. Paris

De 1946 à 1953, il séjourne à Paris comme représentant de l'éditeur suisse Henry-Louis Mermod pour qui il a traduit *La Mort à Venise* de Thomas Mann. Il y travaille à différentes recherches iconographiques ainsi qu'à des traductions. Il fréquente les milieux littéraires et se lie avec Bonnefoy, Dupin, du Bouchet, Pierre Leyris, André Dhôtel et Henri Thomas.

c. Grignan

En 1953 il s'installe définitivement à Grignan, un village de la Drôme, après son mariage avec Anne-Marie Haesler. Elle est peintre et illustrera d'ailleurs certains de ses recueils comme *La Promenade sous les arbres*.

En 1954 naît un fils, Antoine, en 1960 une fille, Marie.

Il mène une vie modeste, discrète et réservée, tout entière consacrée à l'écriture, compositions ou traductions qui, conçues d'abord comme moyen commode de subsistance, vont en fait jouer un rôle capital dans sa pratique d'écrivain.

1. Remerciement pour le prix Rambert, *Une Transaction secrète*, p. 290.

2. L'œuvre de Philippe Jaccottet

L'œuvre de Philippe Jaccottet est à la fois très importante quantitativement (une quarantaine de titres) mais aussi très variée, même si elle est de nature essentiellement poétique. Elle comprend, en effet, des recueils de poèmes en vers, des carnets, des textes de prose poétique, des traductions, des essais, des ouvrages de critique littéraire...

a. Les recueils de poèmes en vers

Requiem, son premier recueil de poèmes, publié en 1953, ne le satisfait guère; rétrospectivement, il juge même l'évocation de la mort des martyrs du Vercors beaucoup trop grandiloquente; il accepte cependant de rééditer l'ouvrage, en 1991, à la condition qu'il soit accompagné de remarques et de variantes.

Les deux recueils qui suivent, *L'Effraie*, en 1953, et *L'Ignorant*, en 1957, marquent la volonté d'abandonner les formes traditionnelles de la poésie et amorcent une thématique qu'il reprendra dans la plupart de ses œuvres ultérieures : l'être face au néant et à la mort, la quête de l'invisible, de l'illimité et de l'insaisissable dissimulés derrière la réalité la plus banale et la plus quotidienne.

Le recueil *Airs*¹, publié dix ans plus tard, n'innove guère d'un point de vue thématique, mais manifeste, en revanche, l'ambition nouvelle chez l'auteur de parvenir à une concentration du poème semblable à celle des haïkus* du poète japonais Bashô (1644-1694) qu'il vient de découvrir avec émerveillement dans la traduction en anglais qu'en a donnée Blyth et qui l'inspirent parfois directement comme on peut le constater avec le poème suivant (*Poésie*, p. 124) :

*Le souci de la tourterelle
c'est le premier pas du jour
rompant ce que la nuit lie*

1. Les trois recueils, *L'Effraie*, *L'Ignorant* et *Airs* sont édités par Gallimard en un seul volume intitulé simplement *Poésie, 1946-1967*, avec une excellente préface de Jean Starobinski.

si on le compare à l'un des haïkus de Bashô :

*Ce jour si long
trop court encore
pour le chant de l'alouette*

Après *Airs*, Jaccottet écrit les poèmes des trois recueils au programme, placés sous le signe de la mort d'êtres proches, et donc plus sombres, plus lyriques* aussi : *Leçons*, publié dans une première version en 1969, et repris, avec quelques modifications significatives, on le verra, en 1977; puis *Chants d'en bas* (1974) et *À la lumière d'hiver* (1977) que les éditions Gallimard regrouperont, en 1994, en y ajoutant un nouveau recueil, *Pensées sous les nuages* (1983).

b. Les carnets

Parallèlement à l'écriture de ces poèmes, Philippe Jaccottet consigne, pendant plus de quarante ans, des notes, des réflexions, des observations dans des carnets que le critique Hervé Ferrage qualifie d'« exercices spirituels qui renvoient l'image d'un poète acquiesçant à la fragmentation de ses expériences sensibles » (*Philippe Jaccottet : le pari de l'inactuel*, PUF, p. 160).

Certaines notes seront publiées notamment dans *Observations et notes anciennes 1947-1967* (en 1998) et les carnets donneront lieu à la publication de trois ouvrages successifs : en 1971, *La Semailson, carnets 1954-1967* qui connaîtra une seconde version en 1984, couvrant la période 1954-1957; puis, en 1996, *La Seconde semaison, carnets 1980-1984*; enfin *Carnets 1995-1998, La Semailson III*, publiée en 2001.

Le choix du nom « semaison » est symbolique à plus d'un titre si l'on considère la définition du dictionnaire qu'en donne l'auteur en préambule : « Dispersion naturelle des graines d'une plante. » On doit en effet comprendre que ces carnets publiés s'adressent bien sûr au lecteur mais font référence aussi, et peut-être surtout, à l'auteur lui-même dans la mesure où ils ont « ensemencé » en quelque sorte son œuvre poétique. C'est pourquoi il n'hésite pas à mêler à la prose de ces carnets quelques poèmes en vers, donnés

en exemple, comme si l'expérience vécue devait se prolonger nécessairement dans l'écriture poétique. « La semaison » est d'ailleurs le titre d'un long poème en vers de *L'Effraie* (p. 39-45) où se mêlent notations présentes et souvenirs parfois lointains, de 1947, voire de l'enfance.

c. La prose poétique

Car l'une des originalités de l'œuvre de Jaccottet réside précisément dans ce mélange de prose et de poésie. Certaines parties de ses livres en prose peuvent même être considérées comme de véritables poèmes. Les moments qu'ils évoquent, les paysages, les lieux qu'ils décrivent, les environs de Grignan, notamment, constituent, comme dans les recueils en vers, l'une des principales sources d'inspiration du poète romand. Les titres en sont très explicites :

La Promenade sous les arbres (1957)

Paysages de Grignan (1964)

Paysages avec figures absentes (1970)

À travers un verger (1975)

D'une œuvre à l'autre, d'ailleurs, **la distinction entre vers et texte en prose tend à disparaître** au point qu'on ne sait plus à quel genre appartiennent des textes plus récents comme *Cahier de verdure* (1990) ou *Et, néanmoins* (2001).

d. Les traductions

Le panorama de l'œuvre de Jaccottet ne serait pas complet si l'on omettait un autre pan important de son activité littéraire, sur lequel insiste Jean Starobinski dans sa préface (p. 14) au recueil *Poésie, 1946-1967* : « La création poétique chez Philippe Jaccottet est escortée par une œuvre considérable de traducteur, par des livres de critique ».

Comme la plupart des poètes contemporains, Ponge, Bonnefoy et Du Bouchet, notamment, Jaccottet consacre en effet une partie de son temps à traduire les œuvres de grands auteurs étrangers, essentiellement des auteurs allemands, italiens et espagnols dont il parle parfaitement la langue. Cette activité de traducteur, il avoue

à Reynald André Chalard l'avoir commencée dès l'âge de seize ans, par goût, et l'avoir poursuivie, au début de sa carrière d'écrivain pour des raisons financières : « Je n'avais pas beaucoup le choix entre les gagne-pain possibles » (*De la poésie*, Arléa, p. 21).

Mais les traductions qu'il ne cessera d'effectuer par la suite, manifestent surtout ses préférences et ses goûts littéraires, qui sont nombreux et variés, ainsi que son envie de mettre à la disposition du lecteur des textes qui l'ont profondément marqués. La liste impressionnante des auteurs traduits témoigne de l'intensité du travail fourni. Elle commence très tôt, dès 1947, avec *La mort à Venise* de Thomas Mann (1875-1955); suivent, quelques années plus tard, en 1951, *l'Odyssée* d'Homère et, en 1957, *L'homme sans qualités* de l'écrivain autrichien Robert Musil (1880-1942), qu'il contribuera à faire connaître en France. En 1957, également, il traduit *Hypérion*, une œuvre de l'un de ses poètes favoris, Hölderlin (1770-1843), et dix ans plus tard, il participera avec d'autres écrivains (Francis Ponge, André Pieyre de Mandiargues, Pierre-Jean Jouve, entre autres) à l'édition de l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain allemand dans la Pléiade.

De 1971 à 2008, il traduit également la plupart des recueils de poèmes de Rainer-Maria Rilke (1875-1926), qu'il lit depuis son adolescence, et produit un *Rilke par lui-même* aux éditions du Seuil (1971). En 1973, il donne une traduction de *Vie d'un homme*, du grand poète italien Ungaretti (1888-1970) avec lequel il entretient une correspondance suivie depuis 1946. En 1985, il traduit treize sonnets, entreprise singulièrement ardue, du poète espagnol Gongora (1561-1627); en 1996, il transcrit un recueil de haïkus*.

Pour bien marquer l'importance qu'il accorde à son activité de traducteur, en 1997, dans un ouvrage intitulé *D'une lyre à cinq cordes*, il propose une sélection des textes qu'il a traduits, sans doute pour mieux faire connaître aux lecteurs les écrivains (surtout des poètes) qu'il apprécie particulièrement mais en expliquant aussi qu'il s'agit pour lui de « rencontres essentielles dans une vie de poète, de traducteur et d'homme tout court ». Il manifeste cependant un seul

regret : celui d'avoir échoué dans sa tentative de traduire l'œuvre de Dante.

e. Les critiques littéraires et les essais

Cette activité de traducteur se double d'une activité de critique littéraire; tout au long de sa carrière, en effet, Jaccottet ne cesse d'écrire pour des revues (*La Nouvelle Revue française* et *La Gazette de Lausanne*, notamment) des articles dans lesquels il présente les œuvres d'écrivains, le plus souvent des poètes contemporains, non pas pour en faire une analyse critique de type universitaire, mais pour susciter l'envie de les lire. C'est aussi, pour lui, une façon de manifester ses préférences de lecteur et de réfléchir, à partir de ces œuvres et de l'originalité qu'il y décèle, à sa propre activité de poète.

Il regroupe la plupart de ces articles dans deux livres, l'un publié en 1968, *L'Entretien des Muses*¹, l'autre, daté de 1987, *Une Transaction secrète*². Les titres en sont très explicites : il s'agit, pour l'auteur, de montrer qu'il a toujours considéré cette activité de critique littéraire comme une sorte d'échange avec le lecteur mais aussi avec des écrivains vivants ou morts dont certains sont ou ont été ses amis, et de façon plus générale comme une sorte d'interrogation sur la poésie en général et la sienne en particulier. La citation de Virginia Woolf, en exergue d'*Une Transaction secrète*, résume bien l'ambition de l'auteur : « Écrire de la poésie, n'était-ce pas une transaction secrète, une voix répondant à une autre voix ? » **L'ensemble de ces articles finit par constituer un véritable art poétique.**

Ils témoignent, en tout cas, de choix de lecture très divers et très éclectiques qui trouvent leur consécration dans deux anthologies : l'une consacrée aux poètes d'expression française (*Une constellation*,

1. Il s'agit d'études sur les poètes contemporains, de Claudel à Oster, en passant par des poètes qu'il connaît personnellement comme Bonnefoy, Du Bouchet ou encore Dupin.

2. Cet ouvrage reproduit en particulier de longs articles sur les poètes qu'il a traduits : Gongora, Hölderlin, Rilke, Ungaretti et se conclut par une réflexion très éclairante sur son propre ouvrage *À la lumière d'hiver* (p. 328-336)